

## Jeu

### « Gémeaux croisées »

Michel Peterson

---

Orient - Occident  
Numéro 49, 1988

URI : [id.erudit.org/iderudit/26552ac](http://id.erudit.org/iderudit/26552ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Peterson, M. (1988). « Gémeaux croisées ». *Jeu*, (49), 221–224.

---

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



Malgré «l'élégance efficace et astucieuse de la scénographie de Daniel Castonguay», *la Peau de l'autre*, bien jouée (sur la photo: Valérie Gasse, Nathalie Dupont et Sylvain Héту) n'en tombait pas moins à plat. Photo: Luc Sénécal.

compréhension de l'altérité, de l'angoisse métaphysique issue de l'éternel malentendu de la communication humaine? Quel vertige, ce «réalisme propulsé à l'extrême limite de ses possibilités<sup>3</sup>! J'avoue être restée sur le trottoir, sans jouir de la parade (ni du travesti trop éculé pour servir même d'information de base à «nos chers petits»).

Je ne connais pas le texte allemand — ni la réalité allemande —, mais je ne comprends pas comment des artistes de talent peuvent ainsi perdre leur temps, et nous faire perdre le nôtre. Cela dit, je n'essaierai pas d'entrer dans la peau de l'Autre qui était à côté de moi et qui riait. Faudrait peut-être qu'on m'explique.

**gisèle barret**

## «gémeaux croisés»

Conception: Denise Boucher, Pauline Julien et Anne Sylvestre; mise en scène: Viviane Théophilidès; orchestrations: François Rauber; piano: Bernard Buisson; percussions: Jean Vanasse. Avec Pauline Julien et Anne Sylvestre. Spectacle produit par la Compagnie Viviane Théophilidès et présenté à l'Espace Go du 6 au 18 septembre 1988.

### les gémeaux croisés: une traversée hasardeuse

«Pauline Julien/Anne Sylvestre: un spectacle rafraîchissant.» C'est le titre que Denis Lavoie donnait à son compte rendu des *Gémeaux croisés* dans *La Presse* du 8 septembre dernier. D'emblée, il nous mettait en garde: une coalition de spectateurs et de spectatrices ayant voté l'excellence à l'unanimité, «la critique pourrait bien se passer de mots». Sans doute est-ce cette belle conformité d'opinion qui le laissait coi et qui l'empêchait de faire autre chose que de reproduire, dans une remarquable synthèse, les clichés les plus niais. Quelques-uns, au

3. Dixit la direction artistique du Théâtre de Quartier.

passage: spectacle vrai, sincère, sobre et drôle, plein de franchise, de tendresse, caressant. Spectacle évocateur qui nous fait vivre les sentiments les plus extrêmes: du rire à la souffrance, de la vie à la mort, de la jalousie à la jouissance. L'ambiance? Intimiste et chaleureuse. Lavoie remarquait même «un soupçon de moquerie de bon aloi à l'endroit des hommes», un brin de nostalgie et beaucoup de magie. Bref, un spectacle impeccable, tendre et généreux.

Semblable accumulation a ses raisons qui sont de nous convaincre de l'excellence et de la pertinence du spectacle, même si les deux chanteuses ont déjà été acclamées en France, en Suisse et en Belgique. Elle comporte cependant trois désavantages: les mobiles du spectacle restent inconnus, on saute d'un point de vue à l'autre sans jamais s'arrêter à l'un d'eux et enfin, ce qui est plus grave, on se garde d'interroger la matérialité du spectacle. On dira que Pauline Julien et

Anne Sylvestre voulant conjuguer leurs énergies, les mobiles se dévoilent d'eux-mêmes. Et la «théâtralité»? À cet aspect, Nathalie Petrowski semble plus attentive (*Le Devoir*, 9 septembre). Elle s'arrête sur la mise en scène comme telle et signale avec raison la perfection de la métamorphose des deux chanteuses en actrices. C'est pourquoi il est dommage, comme elle l'écrit en conclusion de son article, «qu'elles connaissent si bien les questions, et moi les réponses». Critique de métier, elle ne peut qu'être sensible aux tendres coups qui lui sont portés. Mais aurait-elle par ailleurs été quelque peu déçue par la teneur du spectacle. Si oui, pourquoi?

Gageons que les thèmes exposés l'ont agacée. Gageons aussi que la mise en scène plutôt ingénue (et parfois maladroite) de Viviane Théophilidès n'aura servi qu'à nous rallier à des luttes qui, si elles restent toujours à poursuivre, doivent désormais



«Castor et Pollux féminins», Anne Sylvestre et Pauline Julien voulaient, avec *Géméaux croisées*, «éviter le naufrage de leurs espoirs, de leurs croyances et de leurs projets». Photo: Caroline Rose.

s'engager d'une tout autre manière. Pauline Julien et Anne Sylvestre le savent. Les questions posées lors de l'interrogatoire qui suit immédiatement la chanson d'ouverture en témoignent.

A. Pauline Julien, êtes-vous une chanteuse engagée?

[...]

A. Vous attirez aussi les jeunes?

P. Avez-vous peur de vieillir?

A. Jusqu'à quel âge allez-vous chanter?

P. Avez-vous l'impression d'avoir évolué?

[...]

P. On dit que vous êtes un Georges Brassens en jupon.

[...]

A. Que pensez-vous de la politique?

P. Êtes-vous toujours féministe?<sup>1</sup>

Ces questions contribuent à désamorcer les commentaires désobligeants et à forcer l'adhésion des spectateurs et spectatrices, de même qu'à soutenir des thèmes comme ceux du féminisme (*les Blondes, la Faute à Ève* ou la *Lettre de Calimity Jane*, etc.), de l'avortement (*Non tu n'as pas de nom*), de la honte produite chez une petite fille pendant la guerre (*Vie d'enfance*), etc. D'où la distanciation introduite sur les plans de la fable et du jeu — tel le faux entracte très brechtien qui ne réussit pourtant pas à nous faire oublier que la diction et la gestualité beaucoup trop psychologisantes nuisent à la fusion de l'acte esthétique et de l'acte politique. Nos deux sorcières ont beau explorer les modulations du social et du privé, la rigueur du quotidien, la solitude blanche, la belle imprudence ou le drame de la mort qui rentre dans le corps, leurs adresses au public n'arrivent jamais à favoriser une désaliénation idéologique. Le style cabaret de certaines musiques (d'ailleurs superbement orchestrées par François Rauber) de même que l'humour caustique cherchant à détruire l'égotisme bourgeois, et qui traverse chansons, dialogues et mono-

logues (surtout ceux d'Anne Sylvestre), n'aident nullement à éviter le caractère anachronique de pièces comme *Lettre d'amour*, *le Français* ou *La vie oui*.

Toutefois, que l'on s'entende bien. Je ne cherche pas ici à disqualifier l'imposant spectacle de nos gémeaux. Seule m'intéresse la condition d'existence de leur « revue musicale » à une époque où chanteurs et chanteuses ressentent plus que jamais le besoin d'appuyer leurs performances sur des moyens spectaculaires (les exemples de Diane Dufresne, Laurie Anderson et Michel Lemieux suffiront). Dans une société au sein de laquelle les lieux du pouvoir sont désormais trop multiples pour que l'on puisse saisir de front ce pouvoir, la nostalgie radicalise son inefficacité. Si la mise en scène (ou théâtralisation) de Viviane Théophilidès agence bien les éléments d'interprétation, si elle projette dans l'espace — comme le souhaitait Appia — ce que les combats de nos chanteuses et d'autres n'ont pas réussi à projeter dans le temps, elle tente en revanche de rendre évident ce qui ne l'est que trop. Le côté mélodramatique du lien entre nos Castor et Pollux féminins accentué par l'image du dédoublement de l'être (on a ainsi quatre chanteuses plutôt que deux), on se demande comment leur féconde union peut conduire à une espèce davantage soucieuse de ses différences.

En montrant les joies et les peines du corps et de l'âme, Pauline Julien et Anne Sylvestre voulaient éviter le naufrage de leurs espoirs, de leurs croyances et de leurs projets. Mais, comme elles le chantaient dès le début du spectacle (*Rien qu'une fois faire des vagues*):

On ne sait pas plier bagages  
Et profiter du temps qui va  
On veut éviter les naufrages  
Les bateaux ne le savent pas,

c'est ainsi que le pathos m'a semblé l'écueil qui a risqué de les faire couler. La capitaine, Viviane Théophilidès, n'aurait-elle pas dû se demander: étant donné l'état plutôt tour-

1. On trouvera le texte des chansons, dialogues et monologues du spectacle dans *Gémeaux croisées*, Paris, Éditions BEBA, 1988. Un coffret de deux disques vinyle ou de deux cassettes est également disponible sur étiquette Anne Sylvestre 4133009.

menté du ciel et de la mer, la traversée permettra-t-elle à Pauline et à Anne, comme elles le souhaiteraient, de faire des vagues et de «tout casser rien qu'une fois, rien qu'une fois» ?

**michel peterson**